



Être parmi

Nathalie Savey

10/09 – 24/10

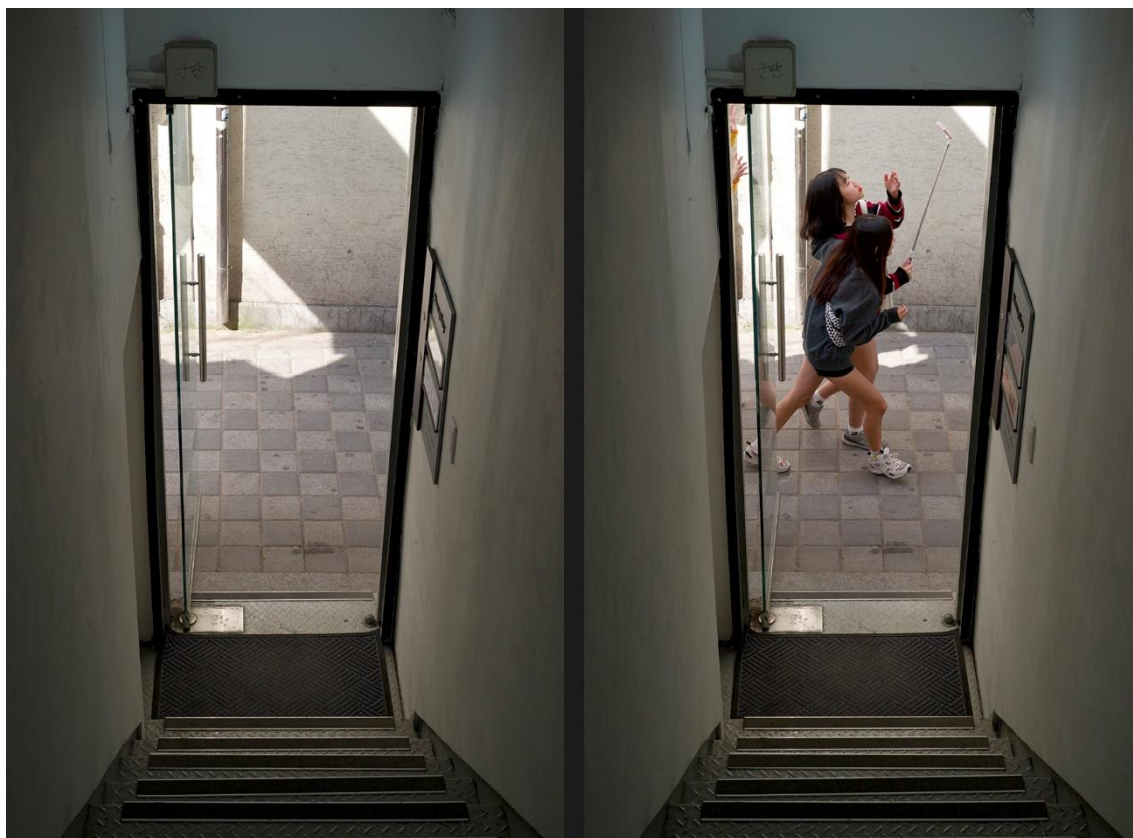
Galerie La pierre large

25 rue des Veaux

67000 Strasbourg

www.galerielapierrelarge.fr





Être parmi se compose de la série photographique éponyme réalisée en 2016 à Séoul en Corée. L'ensemble forme une galerie de 55 diptyques exposée dans son intégralité à la Galerie La pierre large.

L'exposition est présentée **du 10 septembre au 24 octobre 2020** du mercredi au samedi de 16h à 19h à la galerie La pierre large.

Le vernissage aura lieu le jeudi 10 septembre à 16h à la galerie La pierre large en présence de l'artiste.

Éléments biographiques

Nathalie Savey vit et travaille à Strasbourg. Pratiquant la photographie depuis une trentaine d'années, elle est titulaire du prix des Arts de l'Académie Rhénane. Ses travaux, présents dans les collections publiques et privées, notamment au FRAC Alsace et au Musée d'Art Moderne et Contemporain de la ville de Strasbourg, ont fait l'objet de nombreuses expositions en France et à l'étranger.

Plus connue pour son travail en noir et blanc autour de la question du paysage, Nathalie Savey propose pour la première fois à Strasbourg des photographies grands formats, en couleur, des instants de vie, la théâtralité d'un ailleurs. Présentées sous forme de diptyques, les images recomposent une réalité empreinte de délicatesse et de poésie. Le temps s'efface et laisse apparaître une Corée entre tradition et modernité.

Être parmi

Je suis allée en Corée du Sud pour la première fois en 2012, durant 3 mois, pour une résidence d'artistes avec le CEAAC¹. Cette résidence a donné lieu l'année d'après, à une exposition personnelle à la galerie Lux de Séoul² avec le soutien de l'Institut Culturel Français. A mon retour, durant 3 années, j'ai eu besoin de prolonger cette rencontre en approfondissant mes connaissances de la Corée, jusqu'à en apprendre les rudiments de sa langue. Un autre voyage m'était nécessaire, j'y suis donc retournée en septembre 2016.

Durant ce séjour à Séoul, lors de mes errances dans la ville, ce lieu étroit qui conduit vers la ruelle, m'a fascinée. J'y ai séjourné des après-midi entiers, observant les gens passer dans le cadre de cette porte. Lors de mes précédents voyages, j'éprouvais le désir de photographier les gens, cette lente observation m'a préparée pour le moment venu, quand peut-être, j'aurais trouvé où et comment le faire. Là, ici et maintenant, tout était réuni. Ce lieu est devenu instantanément un *espace photographique*.

J'ai photographié les gens qui marchent. La marche, *cette grande taiseuse*³ est un geste fondamental, je marche dans les montagnes depuis plus de vingt ans pour faire mes photos. En marchant, l'allure que nous avons, fait notre portrait, notre spontanéité, notre authenticité. J'ai porté une attention particulière aux expressions instantanées des personnes avec un regard curieux et bienveillant.

A posteriori, j'ai réalisé que le souvenir de l'œuvre de Giotto était présent dans la construction de ce travail. Les visages caractérisés et l'attention à la place de la figure humaine dans un espace perspectif construit au service de l'homme et de la femme, me fascinent depuis longtemps dans son œuvre.

Le dispositif scénique, voire théâtral de la prise de vue et plus encore du montage réalisé après, me rappelle ce que j'ai découvert dans le tableau de Balthus, *Le passage du commerce Saint-André*, peint en 1952, vingt ans après *La Rue*. L'artiste, dans une lettre adressée Antoinette (le 18 janvier 1934)⁴, a écrit : *Il n'y a pas grand-chose à dire de La Rue, c'est en quelque sorte le manifeste d'une attitude plastique et si tu veux, c'est l'extériorisation de différents sentiments primitifs et primordiaux*.

Dans cette ruelle, les allers et retours des passants m'ont imposé l'idée de diptyque. Celui-ci n'est pas la juxtaposition d'une image en miroir, mais bien une séquence de la même porte à des moments différents, opérant un raccourci temporel. Cette double vision renvoie aussi à une dimension plus personnelle liée à la gémellité et en particulier aux dizygotes (qui sont ce qu'on appelle les faux-jumeaux).

À Séoul, les ruelles datent d'un temps antérieur à la modernité de l'après-guerre entre les deux Corée de 1953. Elles lui donnent un autre visage, une deuxième ville dans la ville, plus secrète, nous ramenant aux chemins des sous-bois tracés par les pas et non pas par une ligne dessinée sur un plan d'urbanisme. Dans celui-ci, les perspectives horizontales des avenues se croisent perpendiculairement aux verticales des immeubles.

Ces photos réalisées en 2016, ont pris un autre sens après avoir vécu, comme tous, sur cette planète, la covid19, le confinement, le dé-confinement. La liberté d'être soi, dans la rue, sans inquiétude, sans masques, sans distanciation avec l'autre. Cette sensation de se sentir uni à un lieu et aux êtres qui s'y trouvent nous donnent un sentiment de notre appartenance au monde.

Nathalie Savey

¹ Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines de Strasbourg et le Musée National Contemporain de Séoul et l'IASK (International Artists Studio Program Changdong\$Goyang)

² 산 그늘에 « à l'ombre des montagnes » - exposition personnelle du 23/10/2013 au 04/11/2013

³ *L'invisible dehors* Pierre Cendors éditions isolato 2015 page 20

⁴ *Balthus* sous la direction de Jean Clair – éditions Bompiani et Flammarion p 234

Fenêtre sur cour

Le travail de Nathalie Savey, qui repose habituellement sur des paysages en noir et blanc est empreint d'une grande douceur, d'une certaine sérénité, d'un rapport au temps et aux choses très construit. Il y a quelque chose de contemplatif dans sa démarche, d'un rapport à une forme de spiritualité. Ici, il a été choisi de montrer pour la première fois à Strasbourg sa série *Être parmi*, issue de son voyage en Corée du sud en 2016 faisant suite à une première résidence avec le CEAAC en 2012.

Un retour parmi les gens, parmi des scènes de la vie ordinaire, des moments volés, poétiques parfois, tendres, anonymes, personnels. L'artiste regarde les gens passer, est à l'affût des bruits émanant de la rue puis choisit de déclencher, de capturer des moments, toujours à l'identique, dans un protocole précis et rigoureux. Elle n'est pas vue. Elle n'a pas de vision du hors champ, qui pourtant existe et qu'elle signifie par une bande son. Il ne s'agit pas uniquement d'un instant décisif puisqu'elle met en scène son cadre, sélectionne ses personnages comme dans un casting, un défilé d'individus de tout âge entre tradition et modernité.

Il y a quelque chose de cinématographique dans cette démarche, un plan fixe qui compose des images arrêtées, parfois en plein mouvement, et qui du coup racontent un autre imaginaire. Le rapport à l'objectivité d'une démarche documentaire est ici interrogé, puisque le choix des images et leur composition a posteriori sous forme de diptyque relève davantage de la mise en scène. Quel est alors le statut de ces images ?

On interroge également la pratique photographique en elle-même : des jeunes filles qui font des selfies, des passants qui regardent leur téléphone. On sent l'omniprésence de notre rapport à notre identité numérique, à la théâtralité que cela suppose. Ce questionnement est significatif de notre époque, où le privé devient public, où le soi est sans cesse mis en scène. Nous nous retrouvons face à un ballet urbain, des scénettes de la vie ordinaire, un melting pot d'attitudes, d'expressions, de sentiments, qui nous donnent des indications sur une Corée contemporaine, faite de contradictions, de sourires, de postures. Un pays que l'on imagine attachant. Du jeu, du mouvement, de la poésie : la vie. Comme au spectacle.

Ces vues nous obligent néanmoins à les interpréter, leur donner une réalité tangible et lisible. La photographe nous donne quelques clés, à nous d'imaginer le reste, d'en constituer le scénario, de mettre ces personnages en perspective. Des éléments épars, des touches de lumière et de couleur nous donnent des impressions fugaces, et nous plongent dans un ailleurs exotique, impressionniste et pourtant réel. Le temps passe, les gens aussi, parfois plusieurs fois devant l'objectif. Il émane de cette Corée capturée par l'auteure une grande douceur, une invitation à la contemplation. Une prise de ce que ces personnages ont de plus profond et de secret : une parcelle de leur intimité.

Nathalie Savey, nous offre ici un regard photographique humain, dans une posture colorée inhabituelle, en grand format, un beau moment de légèreté. Un inattendu sensible. Entre tradition et modernité.

Benjamin Kiffel

Parallaxe zéro.

Une porte s'ouvre sur une ruelle, des passants défilent au rythme de la vie ordinaire. En filigrane, les bruits de la rue les accompagnent. Pour *Être parmi*, Nathalie Savey a volontairement choisi un cadre dont l'horizon est limité pour nous raconter Séoul comme un autre ailleurs qu'est cette ville tentaculaire et fourmillante, traditionnelle et moderne, simple et grandiloquente. Faire un pas de côté, sortir du tourbillon des grands axes pour en saisir une vérité particulière. Poétique et délicate, ordinaire et quotidienne, colorée et vivante. Mais plus que la réalité d'un instant et d'un lieu, Nathalie Savey pose ici une question existentielle : celle de l'identité en général et la sienne en particulier.

Ses photographies sont le fruit d'un protocole de prise de vue extrêmement précis. Le cadre est rigoureusement identique : la photographe est invisible des sujets captés qu'elle domine du haut de quelques marches d'escalier à l'intérieur d'un bâtiment donnant sur la ruelle. Ses personnages sont immortalisés en mouvement dans l'espace restreint de cette porte ouverte, dessinant ainsi un surcadre qui permet au spectateur de partager le point de vue de l'artiste en étant placé dans la même situation. Ce jeu avec les limites de l'image concentre ainsi l'attention sur les différents personnages qui traversent furtivement l'espace : des jeunes filles en hanbok, des hommes d'affaires, des enfants, des sans-abris, des personnes âgées, des travailleurs ...

Le choix de la présentation sous forme de diptyques donne l'illusion d'une vision stéréoscopique de la rue alors même que le point de vue est strictement identique. Un parti pris qui marque à la fois l'empreinte du temps qui passe et accentue l'idée de mouvement dans cette image figée. Mais plus encore, et c'est là sans doute toute la singularité du propos de Nathalie Savey, s'ouvre une dimension nouvelle et subjective dans ces rencontres en parallèle. Si la lumière constitue le lien entre les deux pans de l'image, on quitte la réalité pour se plonger dans ce nouveau langage produit par l'artiste. Nathalie Savey utilise l'effet miroir pour rassembler des personnages différents ou, au contraire, juxtaposer deux instants de vie d'un même individu, renvoyant ainsi à une certaine idée de la jumeauté. Et si Gao Rongguo a photographié des jumeaux en les plaçant face à face dans sa série *Twins*, l'auteure choisit ici de les placer dans des plans différents, ouvrant une perspective vers le hors-champ et rendant la rencontre de ces faux-jumeaux impossible. La bande noire entre les deux portraits sert ainsi à la fois de trait d'union et de frontière.

Un paradoxe qui révèle un questionnement existentiel fort. A l'image de la poésie de René Char auquel le titre de la série fait référence, Nathalie Savey nous dit ici la division, le fragmentaire, la dislocation pour mieux mettre en exergue la complexité des êtres et leur richesse. Une allégorie de la vie et du temps qui passe, de la finitude des choses et de la fugacité d'un moment, dans un langage photographique empreint d'une grande poésie.

*Dans notre errance, il faisait beau.
Je marchais entre Toi
Et cette autre qui était Toi⁵.*

Bénédicte Bach

⁵ René Char, *La minutieuse*.

Être parmi // Être parmi

Si vous avez suivi un peu le travail de Nathalie, vous l'aviez vu : Yolande Moreau, les frères Dardenne, Benoit Poelvoorde, Jean-Marie Larrieu se sont fait tirer des portraits stéréos ; deux images en vis-à-vis, juxtaposition pour en dire mieux. Elle était impossible de nous contraindre de les recadrer dans une seule image. Poker gagnant pour Gerard Jugnot qui a eu droit à un double double.

En résidence, Nathalie capte avec sa chorée deux à deux une volée d'escalier, sur rue. Et nous en dispose une série :

Bégayons telles des jumelles sur un axe,
Répétons les enchainements bijectifs des Dupont et Dupond en rencontres et inversions parallèles,
Observons les paires de marches en contre-plongées,
Tapissons d'arrière-plans les enchainements – a contrario,
Doublons les binômes de vis-à-vis,
Répétons les Ying et les Yang de la bijectivité
Sérions les symétries duales à répétition

Derrière ces images, Nathalie nous place au milieu de rien : injectifs, translitifs. Témoins absents ? Inutile de chercher les 7 erreurs : elles sont toutes égales, toutes différentes. Elle pose ainsi, une double focale sur les vifs de la ruelle.

On l'a connue juste et précise, dans le noir et le blanc, et leurs parfaites combinaisons. Elle réapparaît ici toute en couleurs, et change d'objectifs ; pour saisir sa résidence du haut de l'entresol, à juxtaposer, à inverser, à compléter, à décaler, inverser, enquiller les prises instantanées.

Elle nous témoigne d'instantanés qu'elle scénarise, séquence, dédouble. Elle nous place en spectateur de ce qui n'a existé que par sa présence, là. Miroirs, scénettes, nos humanités traversent les mises en scène, et les cadrages figés phagocytent en abyme les contre-plongées mistes.

On voit que tout se joue en dehors. Que les passants passent. Qu'ils fabriquent l'énigme de la série. Qu'ils peuplent les prises de vies, de vues, de nous...Mais voilà que les parois intérieures du cadre se muent d'image en image, au gré des heures pour varier du blanc au kaki. La ligne noire verticale au centre devient invariante, invisible car si présente, et que tout de part et d'autre contrebalance l'équilibre général.

Nathalie joue du cadre, du cadrage, de la profondeur du champ, des plans, avant et arrière, et on y est bien ; on s'attend à la suite.

En Corée et encore.

Jean-Mathieu Collard



Être parmi
Nathalie Savey, 2016

